

## Félix Libris, hors du temps à Avignon

Dans la nuit du dimanche 13 au lundi 14 juillet, vers 3 heures du matin, des spectateurs installaient leurs sacs de couchage devant le cloître Saint-Louis, où logent les bureaux du Festival d'Avignon. Ils voulaient être les premiers à l'ouverture, à 9 heures, pour acheter des places qui leur permettraient d'aller écouter Félix Libris lire *Erdbeermund* de Helmut von Schlacksahne, dans la Cour d'honneur du Palais des papes, le soir même, à 22 heures.



Félix Libris à la Schaubühne de Berlin en mars 2014

À la même heure, Félix Libris entrait dans la Cour. En pleine nuit donc, à 3 heures du matin, il venait répéter, pour la première et la seule fois, sa lecture d'un soir, qu'il avait longuement préparée à Paris. Cette concordance nocturne et quasi amoureuse de sacs de couchage sur un trottoir et d'un lecteur dans la Cour, seul Avignon peut l'offrir. Au matin, quand les bureaux du Festival ont ouvert, les presque 3000 places ont été vendues, en deux heures, dans une ambiance passionnée. Et le soir, sous un ciel bleu balayé de mistral, la foule est entrée dans la Cour, où les amis de Félix Libris occupaient les premiers rangs. Parmi eux, Dominique Vannier (son agent), J. Renaudineau (son mécène), l'écrivain Jean-Paul Carminati, le hardeur

Thierry Barthe, l'architecte Sylvain Ebode, la cinéaste Juliette Steimer, le nain Philippe Lebeau, le lutteur Pierre-Benoit Roux, le clown Cuoc (en costume de scène) et le comédien Jean-Michel Tinivelli.

Les lumières s'éteignent. Le lecteur, d'un pas, rejoint la table à l'ancienne prêtée par Le Grand Café d'Avignon. Une belle table, plein centre, sur le devant de la scène. Dessus est posé un micro (France Culture diffuse en direct), une lampe bleue, un verre de vin et un caillou intrigant - on le croit là pour retenir les feuilles volantes, mais non, le lecteur lit le texte dans le livre.

Il est habillé d'une chemise blanche (Kenzo), d'un pantalon noir (Armani) et chaussé de bottines mauves (Berlucci). Éléance sobre, en accord avec *Erdbeermund*, cette variation fatale sur la mort du désir enlacée au désir de mort. Félix Libris module le texte comme on polit une balle avant de se la tirer dans la tête, dans un monde où toute révolution est illusion. Qu'on le découvre ou l'ait lu cent fois, cette œuvre atteint au plus profond, avec la même force de frappe, tout entière contenue dans la dernière phrase : "À présent nous sommes seuls, cancer mon amour."

Il est seul, ce lecteur qui n'a jamais lu à Avignon, mais qui a longtemps passé ses vacances dans la ville ancestrale. Sa voix impose un silence à damner l'âme des papes. Merveille d'un soir, de plusieurs heures de lecture douce et sauvage, saluée d'une ovation debout, et d'un dernier souvenir qui ne s'oubliera pas : Félix Libris, quittant la Cour, caresse les pierres d'une arche. Son geste semble dessiner et convoquer à jamais l'arc du temps.

Muriel Sachof